# L'Abeille
de la Nouvelle-Orleans
Journal Hebdomadaire
Fondée le 1er Septembre 1827

Publiée par le Times Picayune Publishing Co. au Times Picayune Building, Square Lafayette, Nouvelle-Orléans, Lne.. Téléphone Main 4100

Enregistré à la Poste de la Nouvelle Orléans, Lne., comme matière de deuxième classe, conformément à l'acte du 3 Mars 1879.

En Louisiane et au Mississippi, par an ..... $2.50
Pour les Etats-Unis, un an ..... $3.00
Par mois ..... 25c


## LA VIE ACTUELLE
### A MOSCOU

**L'industrie—Le commerce—La propriété privée—L'existence—Les modes de Paris**

Voyons quelle est actuellement la situation, la véritable situation en Russie, dans cette Russie qui, depuis plus de quatre ans, reste isolée du monde, comme entourée d'innombrables murailles, pleine de mystère—et autant dire inconnue.

Je dis: inconnue. Certes, de temps à autre, il nous en parvient quelques nouvelles. Un correspondant particulier d'un journal français ou étranger adresse de là-bas de longs articles fort documentés qui semblent donner un aperçu des choses. Mais ce n'est là qu'une apparence.

Car, pour deux raisons essentielles, ces articles documentés pèchent finalement par la base. La première, c'est que, pour parler d'un pays en connaissance de cause, pour le décrire sous son véritable jour, il y a une condition sine qua non, il faut connaitre à fond la langue de ce pays, ainsi que ses mœurs, ses coutumes. Or, cette condition n'est que bien rarement réalisée, par les envoyés spéciaux, et les confrères étrangers parlant couramment le russe pourraient être comptés sur les doigts.

La seconde raison est plus importante, plus décisive encore que la première, et cette raison la voici: Ce n'est un secret pour personne que tout étranger arrivant en Russie, fût-il de qualité, surtout s'il y vient là-bas pour procéder à une enquête, est immédiatement pourvu d'un garde du corps qui ne le lâche pas d'une semelle et qui ne lui montre que ce qu'il veut bien lui montrer. Jamais seul, toujours suivi par son gendarme, son moindre geste épié, comment voulez-vous que notre malencontreux confrère puisse voir l'esprit réel des choses: c'est lui demander l'impossible. Il est donc indispensable, si l'on tient à savoir la vérité sur ce qui se passe dans le pays dominé par Lénine, que les nouvelles proviennent d'une source autochtone, qu'elles soient communiquées par un Russe connaissant bien les êtres et les choses dont il parle.

Mais, hélas! rien n'est plus difficile pour un Russe enfermé dans la prison soviétique que de communiquer avec le dehors.

Voilà pourquoi une lettre de Moscou publiée par une de nos confrères russes, prend toute l'importance d'un document authentique.

Cette lettre a été écrite il y a déjà quelques semaines. Mais elle garde tout son intérêt, d'abord parce qu'elle a été rédigée après la publication des fameux décrets sur la nouvelle orientation économique et politique dont Tchitcherine et consorts se vantent si glorieusement, ensuite parce que la situation décrite par l'auteur de cette lettre même si elle s'est modifiée quelque peu depuis, n'a pu, certainement se modifier que dans le sens du pire.

Eh bien! que nous dit cette lettre?

Notons avant tout ce premier point. Si terrible que soit la situation à Moscou, elle est plus terrible et plus navrante encore en province, et le premier résultat de cet état de choses, est que quiconque peut le faire, se précipite dans la capitale. D'où un encombrement tel que la plus misérable mansarde loge au moins trois locataires.

Où en est l'industrie?

Elle est dans un état lamentable. L'immense majorité des usines et des fabriques de la région de Moscou—comme d'ailleurs celles de toutes les autres—sont fermées. Les quelques usines qui travaillent encore ne battent que d'une aile. En voici un exemple tout à fait typique. La grande usine métallurgique Goujon employait avant le coup d'Etat bolchevique 4,500 ouvriers. Elle fonctionne toujours. Mais savez-vous combien elle en emploie à l'heure actuelle? Deux cent cinquante; environ 5 0/0. Et ce chiffre loin d'être une exception, est, au contraire, au-dessus de la moyenne qui n'est en général que de 3 0/0 environ.

Les ouvriers, ne trouvant pas de travail et réduits à la famine, quittent Moscou et retournent chez eux, à la campagne, où, malgre tout, ils se procureront plus facilement le moyen sinon de vivre vraiment, du moins de ne pas mourir littéralement de faim.

Seule, l'industrie textile échappe à ce triste sort—relativement tout au moins. Nul n'ignore la richesse et la formidable production de cette industrie, fondée du reste par des Français dans la région de Moscou, avant l'avènement du paradis bolchevique. Actuellement le nombre des usines qui fonctionnent constitue 60 0/0 environ du chiffre ancien. Mais, point digne d'être noté, savez-vous à quelle raison l'auteur de la lettre attribue la prospérité relative de cette industrie? A la participation du capital privé. "D'une façon générale, écrit-il, là où participe le capital privé, ça marche à peu près. Le reste, tout ce qui est nationalisé n'existe pour ainsi dire pas. On y vole tout ce qu'on peut."

Passons au commerce. Il vit. Mais son existence est bien précaire. On apporte de temps à autre quelques marchandises. Mais ni l'importation ni l'exportation ne sont jamais garanties que la marchandise expédiée arrivera à bon port. Pourquoi? Mais parce qu'on la pille en route tout bonnement. Et quant à envisager la responsabilité des chemins de fer, autant pousser une clameur dans le désert. Ces chemins de fer fonctionnent du reste admirablement. Les trains partent quand ils peuvent, arrivent... quand ils arrivent. Aucun départ à heure fixe. Allez donc dans ces conditions tracer un itinéraire, faire des calculs, échafauder des projets, prévoir l'avenir. Rien qu'un voyage de Moscou pour quelque ville de province constitue une entreprise quasi chimérique, les voitures étant prises d'assaut. Et si vous ne savez pas, ou si vos moyens ne vous permettent pas de glisser dans la main toujours ouverte d'un fonctionnaire tout-puissant un pot-de-vin se chiffrant par des millions de roubles, vous feriez mieux de rentrer chez vous et de remettre vos pantoufles—si vous en possédez encore.

Et la propriété privée? Où en est-on? Existe-t-elle maintenant?

Si bizarre que cela puisse paraitre, c'est par l'affirmative que notre auteur répond à cette question. Oui, la propriété privée existe, mais je m'empresse de l'ajouter sous une forme tout à fait particulière. Si vous possédez de l'or, des bijoux, des pierres précieuses, c'est parfait; vous pouvez en rester l'heureux propriétaire; on n'y touche pas—pour le moment du moins. Mais si vous avez la naïveté de réclamer un bien immobilier qui vous appartenait avant la nationalisation, ce sera peine perdue, aucun moyen juridique de rentrer en possession n'étant inscrit dans la législation (?) soviétique de ce bien. Cependant, si juridiquement vous êtes désarmé, il y a votre disposition un moyen d'un ordre un peu spécial de reprendre ce qu'on vous a pris, et ce moyen-là, c'est agir par vos propres forces, tout bonnement. Etes-vous assez malin ou avez-vous des relations toutes-puissantes, ou enfin êtes-vous assez riche pour payer qui de droit pour vous faciliter l'opération; à merveille, votre immeuble redeviendra votre propriété.

C'est donc, comme on le voit, l'arbitraire absolu, le règne de la corruption, le gâchis social atteignant le summun de la perfection.

Le paradis-communiste est devenu le chaos des temps préhistoriques, roulant d'une allure toujours accélérée vers la destruction totale et définitive.

Et dans ce chaos, comment vit-on?

Un fait suffira pour vous fixer sur ce point. Un fonctionnaire—on sait que l'immense majorité des habitants des villes russes sont plus ou moins fonctionnaires—gagne de quatre à six millions de roubles par mois. Chiffre qui au premier abord apparait aussi fastueux que fantastique, sorti tout droit d'un conte des Mille et une nuits.

Il semblerait que, avec de pareils appointements, on devrait mener une existence de millionnaire... sans jeu de mots. Hélas! il faut en rabattre. Les produits les plus élémentaires, les plus indispensables à l'existence quotidienne—et je ne parle ici ni des vêtements, ni des chaussures, ni du linge—ont atteint de tels prix qu'une famille composée de trois personnes doit dépenser—pour vivre sans plus—vingt-cinq millions de roubles par mois.

Supposons que tous les trois membres de cette famille travaillent, qu'ils soient tous fonctionnaires et qu'ils touchent tous le maximum de traitement. Nous arrivons à un total de dix-huit millions par mois. Il en manquera encore sept, c'est-à-dire près d'un tiers, pour boucler le misérable budget. Alors comment fait-on? demanderez-vous. "On vole légalement," répond l'auteur.

Et par ces termes énergiques il désigne toutes sortes de pourcentages et de suppléments aux appointements que l'Etat bolchevique accorde à ses serviteurs.

Voilà un tableau impressionnant autant que véridique, et pour que rien n'y manque, je demande la permission à mes lecteurs d'y ajouter ce trait franchement, mais tristement comique.

Tandis que, par suite de la pénurie du papier, les journaux soviétiques ont les plus grandes difficultés pour paraitre, par contre, Moscou est inondé par les journaux de mode venant régulièrement de Paris. Il en arrive des quantités formidables: un millier d'exemplaires par numéro.

Il y a évidemment de quoi flatter agréablement l'amour-propre de nos grandes maisons de couture.

Mais, helas! que voulez-vous qu'en fassent, de ces journaux, les pauvres diables, qui n'ont seulement pas de quoi se vêtir et qui se couchent plus d'un soir le ventre creux, hurlant famine?—Bernard Taft.

---

L'avance de X... est proverbiale.

Un jeune vaudevilliste disait, l'autre jour, en parlant de lui:

—Quand X... sera en enfer, il dira au diable chargé de le rôtir. "Ne mettez pas tant de fagots, je brûlerai bien à petit feu."

## LE PAIN D'AUTREFOIS

Il apparait probable que le premier pain mangé par les Européens fut le pain de glands. Les Arcadiens s'en nourrissaient. Les Grecs vénéraient, non sans motif, les chênes de Dodone, et les chênes étaient, chez nous, vénérés par les druides, pour les mêmes raisons.

Ovide chante le gland, "fruit délicieux de l'âge d'or," et Pline nous vante le pain qu'on en faisait. "Sous la dénomination générale de gland, objectent les sceptiques, les anciens ne désignaient-ils pas les fruits de toutes sortes d'arbres?" On peut répondre qu'on mange encore les glands agréables et doux du chêne vert en Espagne, en Portugal, en Italie et en Asie Mineure. En France, à diverses époques, les paysans durent disputer les glands aux chevreuils, aux cerfs, aux sangliers, particulièrement dans les grandes disettes provoquées par les insursions des Normands, par la guerre de Cent Ans et d'autres guerres plus récentes. En 1540, par exemple, Du Bellay, évêque du Mans, se plaint à François Ier que le peuple en soit réduit à ce pain-là. Et ce pain-là sauve encore les pauvres gens durant la grande misère de 1709.

D'Orient, où, depuis, le riz l'a remplacé, le blé vint en Grèce, et de Grèce il vint en Gaule, par les Phocéens. De la farine de blé, qu'on écrasait dans des mortiers ou sous des meules, les Gaulois, ainsi que les premiers Romains, composèrent d'abord des gruaux, des bouillies, enfin une pâte qu'on cuisait sous les cendres du foyer. Ce pain était lourd, compact et si dur, qu'on ne le pouvait couper: il fallait le briser. Les étrangers remarquaient que, hôtes déjà fort courtois, les Gaulois n'offraient dans leurs festins que "du pain cassé d'avance."

La conquête de la Grèce fournit des boulangers à l'Italie; la conquête de l'Egypte lui procura des fours. Les Romains eurent des moulins à bras aux armées et dans les camps. Ces progrès furent adoptés par les Gaulois. De leur côté, ils savaient, pour alléger la pâte et la mettre en fermentation, se servir de la lie de bière. (Bientôt perdu pour le pain, mais conservé pour la pâtisserie, cet usage ne devait être repris par les boulangers que vers la fin du seizième siècle.)

Faire le pain, même avec des moulins à bras et des fours, demeurait un rude labeur, laissé aux femmes et aux esclaves. On l'infligeait même aux criminels, en façon de châtiment. Le clergé franc eut à cœur de réhabiliter et de sanctifier ce travail. En carême, saint Germain, évêque de Paris, ne mangeait que le pain dont il avait lui-même moulu le grain. Et sainte Radegonde, humble religieuse, quoique reine, l'imita pieusement en son monastère de Sainte-Croix.

Dès le moyen âge, les Français apprécient les blés de Beauce, de Brie, de Picardie, d'Isle-de-France, de Champagne et de Normandie, particulièrement le blé de Le Neubourg, près d'Ereux. Mais le blé d'Isle-de-France, quoique court et petit, donne encore le froment le plus blanc. Les Français connaissent les moulins et les fours qui contribuent au meilleur pain. Ils emploient l'eau de source, de fontaine ou de puits, de préférence à l'eau de rivière. Ils n'ignorent aucune des précautions à prendre pour la cuisson et le refroidissement.

En dépit de ces progrès, la pâte, sur le dessus tout au moins, demeurait assez dure pour qu'on gardât l'habitude de chapeler le pain. Non moins dur, un autre pain était fait pour tenir lieu de plat ou d'assiette. On posait les aliments et on les coupait sur ce tailloir ou tranchoir de pain. Il s'humectait de la sauce et du jus des viandes différentes. Repas terminé, ces façons d'assiettes et de plats étaient enlevées et données aux pauvres, qui se régalaient ainsi, en une seule tartine, du mélange de tous les mets!

Aux douzième et treizième siècles, les pains sont aussi perfectionnés que variés. Outre les nombreux pains criés dans les rues, il y a le pain de valet, le pain de bourgeois, le pain coquillé, le pain de la bouche, le pain de salle pour les hôtes, le pain d'écuyer, le pain de chevalier, le pain de cour, le pain des pairs, le pain de chanoine et le pain de pape. On pouvait aussi se procurer des pains matinaux pour le déjeuner, des pains du Saint-Esprit pour les aumônes de la Pentecôte, le pain des étrennes que les paroissiens donnaient à leur curé, enfin le pain de Noël que les vassaux offraient à leur seigneur. En 1365, le lait et le beurre entrent dans la confection du pain, sauf pendant le carême. Par le coche d'eau, Cormeilles envoie à Paris des pains très appréciés. Chilly rivalise, grâce à ses eaux et ses blés réputés excellents. Et bientôt Gonesse les surpasse,—Gonesse qui deviendra si riche, que ses boulangers, et même ses laboureurs, pourront se payer des épitaphes de marbre sur leurs tombes!

Vers la fin du seizième siècle, déjà fort estimés, les pains mollets, petits et ronds, font fureur. Marie de Médicis n'en veut pas d'autres, tant elle les trouve délicats, légers et savoureux. On les appelle pains à la reine.

Piquant les boulangers d'émulation, cette vogue, pendant plus d'un demisiècle, fait renaître la riche diversité des pains du moyen âge. On voit surgir le pain bléme, le pain cornu, le pain de Gentilly, le pain de Ségovie, le pain de la Fronde le pain à la mode, le pain à la duchesse, le pain à café, le pain à la Montauron, riche financier à qui Corneille dédia Cinna. On dore la croûte avec du jaune d'œuf; on la saupoudre d'anis, de safran, de cormes ou de marjolaines séchées au soleil et pulvérisées. On va jusqu'à chauffer les fours avec des bourrées de thym et de romarin, pour que le pain, en cuisant, prenne une agréable odeur. C'est le triomphe des boulangers...

Pour le fameux pain mollet et ses succédanés, ces triomphants boulangers, ont, depuis longtemps déjà, repris aux pâtissiers le secret de la levure. Et voici, tardivement, mais bien à l'improviste, que de jaloux "physiciens" s'avisent de découvrir que cette "vilaine écume," introduite dans le pain, est un danger public. On discute. On s'injurie. Les médecins crient qu'on empoisonne le peuple. Les boulangers ripostent que, sans levure, ils n'arriveront jamais à travailler suffisamment la pâte, même en y mettant les pieds! La querelle s'éternise. Vers 1667, le lieutenant de police rassemble les docteurs, recueille leurs avis, puis consulte la Faculté. La Faculté n'hésite pas: elle juge la levure contraire à la santé, à cause "de son activité née de la pourriture de l'orge et de l'eau."

On conclut que la mort volait
Sur les ailes du pain mollet.

Le lieutenant de police, La Reynie, defendit donc l'emploi de la levure... et cela décida de son succès. Les boulangers furent assaillis de commande: on ne voulait que du pain levé. Et malgré l'arrêt de la Faculté, personne n'en mourut.

Trois ans après, l'usage de "la vilaine écume" était officiellement autorisé.

Le pain que les rois, les nobles et les bourgeois offraient à l'église n'était pas beaucoup meilleur que le pain donné au soldat. En rien, le pain béni du dimanche ne faisait pressentir la brioche de nos jours. Celui que rendait Louis XIV, par son énorme masse forcément mal cuite, et parce qu'on n'y employait pas de levain, était un pain béni fort indigeste. Ne pouvant satisfaire le goût, Sa Majesté tentait de flatter l'oreille. Et, pour faire passer le pain en musique, elle amenait à la cérémonie ses tambours, ses clairons, ses trompettes et ses fifres.—Charles Folley.

## Travaux du Dr. Voronoff

Le public américain se souvient sans doute de cette opération chirurgicale tentée, à New-York, sur un Californien âgé qui voulait rajeunir, et auquel on greffa une glande de singe. Un journal new-yorkais avait cru se faire une grande réclame à lui-même en battant la grosse caisse autour de cette affaire; cependant, l'opération terminée, le journal en question s'est aperçu probablement que ce genre de réclame ne valait pas grand'chose, car il a cessé de publier les articles du Californien opéré. Celui-ci d'ailleurs, après s'être plaint de l'ingratitude des journalistes, a disparu de la circulation.

Ce qu'il y a de frappant, dans cette affaire, c'est l'indifférence générale du public en présence d'un fait aussi extraordinaire que le rajeunissement de l'être humain. Il semblerait qu'un sexagénaire ramené à l'âge de 30 ans par une opération chirurgicale dût être une sorte de phénomène concentrant sur lui l'attention du public et des hommes de science. Eh! bien, non! On s'en occupe à peine. Nous avons eu entre les mains le rapport des médecins qui ont opéré le Californien, et nous pouvons dire qu'il enregistrait des constatations quasi-miraculeuses. Depuis lors, rien! Le jeune vieillard a disparu. Au lieu de s'intéresser à cette "résurrection," le monde se passionne pour les morts que M. Camille Flammarion, pourtant, ne fait pas revenir à la vie.

Evidemment, personne ne croit au miracle du rajeunissement par la greffe animale. Le Dr. Voronoff parviendra-t-il à convertir l'humanité? Nous verrons cela au mois d'octobre, date à laquelle il fera, nous dit une dépêche de Paris, sa communication à la Société Française de Chirurgie—communication accompagnée de la présentation d'une vingtaine d'individus rajeunis par la grâce de notre frère inférieur le chimpanzé.

C'est, en effet, le chimpanzé qui fournit le matériel humain tout neuf au Dr. Voronoff. Non seulement ce chirurgien guérit des crétins et rajeunit des vieillards en leur greffant des glandes de chimpanzés, mais il assure que d'autres organes du corps humain peuvent être enlevés et remplacés par les mêmes organes empruntés—si l'on peut dire—à un singe. Ainsi donc, il viendrait un temps où la chirurgie ne serait plus seulement l'art de couper, mais de reconstruire? On pourrait jeter au rebut un estomac usé, un foie encrassé, une rate contractée, et les remplacer par ces mêmes organes pris à un singe? Dans la machine humaine, on pourrait remplacer les pièces usées?

Le Dr. Voronoff l'affirme, et il prétend le prouver au mois d'octobre. En attendant, il déclare avoir opéré sur des êtres humains depuis 1919, et s'il n'a pas communiqué plus tôt les résultats de ses expériences aux sociétés savantes, c'est parce que le plein effet de ses opérations ne se fait sentir qu'au bout de trois ans. Il a effectué plusieurs opérations par semaine, sur des Américains, des Italiens, des Français, des Anglais, des Russes et des Turcs, prenant d'ailleurs à sa charge tous les frais, qui ont été élevés, puisque le chimpanzé est actuellement côté $500 sur le marché! Mais le Dr. Voronoff est très riche, dit-on, et il peut se permettre de travailler pour l'amour de l'art. Si même il n'était pas arrêté dans ses travaux par une regrettable disette de chimpanzés, il aurait déjà rajeuni un grand nombre d'hommes, en son laboratoire de Paris, car il a une longue liste de clients qui attendent avec impatience qu'on leur enlève 25 ou 30 ans.

Espérons donc que le chimpanzé se fera moins rare, et attendons le mois d'octobre pour plus amples renseignements. Si, à cette époque, les travaux du Dr. Voronoff reçoivent la consécration des sociétés de chirurgie, le plus grand philanthrope sera celui qui créera la Ligue pour la multiplication et l'amélioration d'une race de singes. La plus noble conquête de l'homme sera le chimpanzé. Avis aux milliardaires américains qui fondent des instituts.

## La Bataille de Verdun
### LA DEFENSE DU FORT DE VAUX

Pendant que nous luttions à R..., dans le fort—dont nous étions coupés depuis le 2—le commandant Raynal organisait cette admirable défense pied à pied dont il a fait plus tard le récit. Dans les coffres, dans les galeries, dans les galeries, ce fut "une effroyable lutte de taupes." L'atmosphère enfumée, empoisonnée par les explosions, par les gaz, était proprement irrespirable et, comme dans R..., la soif, l'horrible soif sévissait...

"Je suis dans mon poste, écrit le commandant, à propos du 6 juin... Des bruits de gémissements nous parviennent. Mêlé à ces gémissements, un autre bruit s'accentue c'est un pas hésitant, un frôlement de mains sur la muraille.

"Tout à coup, la porte s'ouvre. Oh! l'effrayante apparition! Un blessé est là, son torse mi-bandé de linges sanglants. Il s'appuie d'une main au chambranle de la porte. Il avance une jambe et met son genou à terre. Il tend vers moi son autre main dans un geste suppliant, et, d'une voix éteinte:

"—Mon commandant! à boire!...

"C'est la fin. A moins d'un miracle, cette nuit sera la dernière de notre résistance; mes hommes, qui ne boivent plus, ne mangent plus, ne dorment plus, ne tiennent debout que par un prodige de volonté...

"Je vais faire une tournée dans les couloirs; ce que je vois est affreux. Des hommes sont pris de vomissements causés par l'ingestion d'urine, car ces malheureux en sont arrivés là, à boire leur urine! D'autres s'évanouissent...

"L'effort que j'ai demandé à mes camarades, et qui doit nous maintenir jusqu'au matin, ne peut être que le dernier... La France me jugera."

La France, par la main du général en chef, envoyait au commandant Raynal la cravate de commandeur de la Légion d'honneur.

(Episode extrait de l'ouvrage: La Grande Guerre par les Combattants.)

## LA FIN DES BLONDES

"M. Mason, anthropologiste américain, établit qu'en 2500 les blondes auront disparu."

D'après le pronostic savant
D'un Américain décevant,
On ne verra plus, comme avant,

Briller en ce terrestre monde
La blonde aux yeux plus bleus que l'onde...
Déjà la brune surabonde,

Et pour elle l'usage est né
Que chez le coiffeur surmené
(Il n'y a pas de pire henné)

Elle fasse passer au chlore
Sa crinière, et la décolore...
Bonsoir, Marguerite! Adieu, Laure!

Ophélie, avec sa toison
D'or qui rendait fou cet oison
D'Hamlet, n'est non plus de saison;

Et toi qui chantes à la ronde
Que tu l'adores; qu'elle est blonde,
Ta maitresse en ruses féconde

Qui te donne le grand frisson,
—O Fortunio, mon garçon—
Il faudra changer ta chanson!...

Du moins ce n'est pas la semaine
Prochaine que la race humaine
Souffrira d'un tel phénomène:

Si le calcul en est récent,
Le fait, hizarre, ahurissant,
N'aura lieu qu'en deux mil cinq cent;

Soit encore pas mal d'années
Avant que ne soient condamnées
A mort nos pâles dulcinées.

En attendant ce sombre jour,
Ne perdons pas un instant pour
Leur dire notre tendre amour.

Mais si la blonde nous repousse,
Loin que notre cœur se courrouce,
Consultons simplement la rousse.

HUGUES DELORME.

---

**Lady Astor prétend que la conférence de Gênes a été un succès sans précédent. Nous nous demandons si son "cher" compatriote David Lloyd est du même avis!!!**

## CE TEMPS-CI
## LA ROBE DE NESSUS

Je connais beaucoup de dames fort agitées: le mois de juin est une grande affaire pour elles. Elles ont à régler les détails de leur été, et ce n'est pas aisé en une année où les citadins semblent tous résolus à quitter leur ville et où les gens qui doivent les accueillir apparaissent fort décidés à leur faire payer l'hospitalité très cher. Mais ce n'est pas leur seul souci. Elles en ont d'autres, d'un intérêt peut-être moins élevé, mais non moins puissant: je veux dire leurs robes d'été. C'est de ce sujet que je viens vous entretenir, non pour vous montrer le ton de la mode (ce n'est pas mon rayon), mais pour vous montrer ses agitations. J'ai revu des robes blanches comme voilà trois ans; ces robes sont gracieuses: les femmes y ont l'air de jeunes filles, et elles semblent, pour animer ces robes blanches, avoir cueilli aux floraisons du printemps des âmes fraiches et naïves. Des robes blanches, des robes claires ornées de dessins primitifs, seront peut-être les tâches qui rempliront nos yeux cet été. Pourtant, la couleur n'est point tout: il y a la forme, il y a le prix, et c'est ici que nous touchons aux complications.

Toutes les femmes n'ont pas les moyens de se fournir chez les grands couturiers ou de s'y fournir toujours. On n'y acquiert pas d'ailleurs la beauté et la grâce lorsqu'on ne les possède déjà. Et c'est juste! Mais il est certain que les modèles élégants, les coupes ingénieuses, on les trouve surtout dans les "grandes maisons." Il faut exprimer les choses comme elles sont et sans vaines illusions. Les réputations commerciales sont le plus souvent justifiées. Lorsqu'on a appris de l'expérience des uns, du bon goût des autres, que telle enseigne couvre un linge excellent, que telles maisons ne vendent que des soies merveilleuses, des automobiles fidèles ou des fruits sans tache, on s'aperçoit vite que cela est vrai. Et les tentatives pour échapper à cette vérité établie sont décevantes: les belles choses sont chères (les vilaines aussi, parfois, mais c'est à vous de bien choisir).

Or, les robes des maisons réputées sont très chères. Je ne dis pas qu'elles sont d'un prix abusif. La "grande couturière" qui crée un modèle, qui taille à même les pièces d'étoffe, cherche un ton dans les voiles, les soies, les organdis, comme un peintre sur sa palette, qui recommence quinze fois une coupe ou un drapé avant de s'arrêter à une forme d'apparence très simple, cette femme a une manière de talent estimable. C'est, en son genre, une artiste, et il faut croire que ce n'est pas si facile, puisque ces artistes-là, on ne les trouve qu'en France, et en petit nombre. Sa création, qui lui a demandé des soins, une double dépense d'activité et de matériel, il est juste qu'elle la fasse payer. Cette femme ou cet homme ont des frais; ils possèdent une intelligence créatrice, et leur succès n'est une compensation que dans la mesure où ils le mettent à profit. La Parisienne ou l'Etrangère vont chez eux. Elles voient un ensemble très simple, une robe taillée comme un sac avec deux échancrures pour les manches, dans un voile blanc animé de personnages et de motifs sombres, et elles demandent le prix:

—Deux mille cinq!

Elles ont un petit haut-le corps. L'Américaine, en dépit des ses dollars, croit d'abord qu'on la veut voler; puis elle achète. La Parisienne, moins méfiante, comprend qu'il faut rétribuer l'ingéniosité, la réputation, puis elle songe à l'importance de la somme, aux reproches de l'époux, et elle pense en dernier ressort: "Ce n'est rien, cette robe. Je la ferai copier." Alors, elle va chez la copieuse.

Cela vous semble quelques mots sans importance: "Elle va chez la copieuse." Eh bien! c'est un drame. La copieuse, en ce temps-ci, est un personnage démoniaque qui a déchaîné une guerre. A cause d'elle, les grands couturiers ont signé leurs robes, ce que les grands peintres n'ont pas toujours fait pour leurs tableaux; à cause d'elle, ils ont moblisé les huissiers et les juges. A cause d'elle, ils ont menacé quantité de Parisiennes qui prêtaient leurs robes à leurs amies. Ils ont fourni de grands sujets de nervosité et de conversation.

C'est fort simple. Un modèle plait. On regarde de quelle étoffe il est fait, et on se met en quête de la découvrir. Une course chez les spécialistes, place Vendôme ou avenue de l'Opéra, et le tissu est rapidement trouvé, acheté. Soit deux ou trois cents francs. Ensuite, on se rend chez la copieuse. La copieuse est une coturière d'un moindre talent, mais assez habile pour imiter point par point un modèle. Elle a travaillé en sa jeunesse rue de la Paix, elle est avisée, elle a du métier. En un coup dœil, elle voit la nouveauté, l'analyse et la reproduit dans tous ses éléments. Et pour vingt ou vingt-cinq louis, vous avez exactement (à s'y méprendre) la robe que vous eussiez payée cinq fois plus cher chez la créatrice.

Sur quoi les créateurs se défendent. Ils invoquent un peu prétentieusement les droits du génie; ils montrent les torts qu'on leur fait, les frustrations dont ils souffrent. Ils organisent une police, des traquenards où la copieuse est prise et poursuivie; ils menacent la généreuse Parisienne qui prêta sa robe, et l'ingénieuse qui la fit copier, de lancer leurs noms à tous les échos et de publier leurs méfaits. Or, certaines femmes qui ont assez peu de soucis prennent ces représailles au sérieux. Elles en parlent au thé, dans les salons et sur un ton de plaisante gravité. Elles commencent à être inquiètes. Une de leurs amies, dans laquelle elles avaient confiance, ne les a-t-elle pas trahies, n'a-t-elle pas donné au couturier, contre récompense en marchandises, le nom et l'adresse d'une imitatrice? La robe fut bel et bien saisie. Pendant le mois d'avril et durant le mois de mai, il ne fut question que de cette robe ainsi livrée par la délation à la vindicte de l'ennemi. Quant à l'imitation, c'est à peine si on osait la porter: n'eût-elle pas brûlé les imprudentes de ses feux?

Tous ces menus événements de la vie parisienne peuvent paraitre vains à ceux qui n'y sont pas mêlés. Pourtant, ce sont eux qui donnent le son d'une époque. Ils nous apportent des difficultés du temps, une image plus gracieuse que celles auxquelles nous sommes accoutumés. Le prix de toutes choses atteint de si hautes régions, que chacun s'efforce de lutter comme il peut. On ne saurait condamner absolument le couturier, dont les frais sont élevés; mais doit-on juger sans indulgence la Parisienne qui ruse gentiment et s'efforce d'être à la dernière mode aux meilleures conditions?

Puis encore, on aperçoit les caractères dans ces détails de la vie. Il y a l'amie qui prête ses robes, et celle qui ne les prête point. Il y a la Parisienne qui apparait vêtue fort élégamment d'une surprenante nouveauté toute fraiche, sortie de la rue de la Paix ou de la rue Cambon, et qui affirme:

—Mes chères... cela vient de chez ma copieuse... Elle me coûte trois cent quatre-vingt-cinq francs... Pas un sou de plus...

Et toutes ses amies pensent: "Elle est vraiment maligne." Il y a la Parisienne qui porte une copie faite à Passy ou aux Termes, et qui avoue en minaudant:

—Une folie... chez Alice... Deux mille deux...

Et toutes ses amies pensent: "Elle nous ment!" Enfin, il y a des Parisiennes, plus modestes, qui ne disent rien, qui sont simplement vêtues et qui sont charmantes.—Gérard Bauer.

## Au Pays de L'Ecran

Après des années d'attaques virulentes contre la moralité des artistes de l'écran, après nous avoir représenté Hollywood comme un centre de dépravité, la presse contemporaine nous dépeint aujourd'hui le même Hollywood comme le village le plus ennuyeux, le plus somnolent du monde. La dernière description est certes beaucoup plus près de la vérité que l'ancienne. Il est un côté de la question dont on ne parle jamais et qui a cependant une influence capitale sur la mentalité des artistes et des comparses du cinéma. Ce côté, c'est l'absence de tout public et le manque de personnalité au cours des représentations. Nos grands artistes français surtout n'ont-ils pas toujours tiré le plus grand avantage de la sympathie du public, de son enthousiasme ou de sa froideur, de ses applaudissements ou de ses coups de sifflet? Quoiqu'en puisse penser ou dire le sinistre Volstead, le public est beaucoup aux acteurs ce que nos bons vins de France sont à nos grands auteurs. Devant l'appareil cinématographique, les malheureux interprètes n'ont d'autre inspiration que les ordres criés à tue-tête par un directeur entêté qui lui-même ne voit jamais le geste, l'expression qu'à son propre point de vue. Il est vrai de dire aussi que le texte des cénarios n'a que fort rarement les qualités littéraires propres à faire naitre un enthousiasme quelconque chez l'interprète. Le spectateur intelligent et attentif finit par lire sur les lèvres des marionnettes les paroles qu'ils sont censés prononcer et cette lecture est quatre-vingt dix-neuf fois sur cent une véritable farce aux moments même les plus pathétiques, voire les plus douloureux. Ne vous est-il pas arrivé, comme à moi, d'éclater de rire en voyant un grand rôle français, italien, oriental, prononcer visiblement un "yes" trop apparent et presque aussi hors de place qu'il serait de voir Henri IV assassiné dans une automobile par le traitre Ravaillac. Vous tous avez vu comme moi des anomalies pareilles. "Vous voyez bien le mal, me direz-vous, mais indiquez le remède." Le remède, il n'y en a qu'un: c'est d'avoir non seulement comme artistes mais comme directeurs des hommes de valeur, de personnalité et de grande conviction artistique.

---

### LE SÉNAT AMERICAIN
**Et la guerre par les gaz.**

On sait que la conférence de Washington devait étudier la suppression de la guerre par les gaz toxiques et qu'elle a renvoyé cette étude à une autre conférence.

En attendant que l'étude aboutisse, le Sénat américain vient de voter des crédits s'élevant à 750,000 dollars pour travaux et recherches chimiques concernant la guerre par les gaz. Les crédits de l'an passé n'étaient que de 500,000 dollars—soit une petite augmentation de 250,000 dollars pour la guerre chimique.